

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 12 JUILLET 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

—Monsieur, dit elle avec une douceur mêlée de fierté, mon frère ignorait tout à l'heure que vous fussiez déjà renseigné sur l'épisode malheureux de cette nuit. Il venait vous en instruire lui-même, dans toute l'innocence de sa conduite. Voilà pourquoi nous sommes ici. Mon frère n'a pas commis l'acte qu'on lui reproche. J'en suis sûre, bien que, malheureusement comme lui, je ne puisse pas le prouver. Mais je n'ai pas besoin de preuves pour croire en Jacques. Ne suis-je pas sa sœur et sa mère ? Est-ce que je ne connais pas sa probité, la haute loyauté de son âme droite ! Sa loyauté, je puis en répondre, monsieur de Cheverny, elle est mienne, puisqu'elle est un peu mon œuvre. Et lorsque cette loyauté est attaquée j'en souffre aussi. Ne soyez donc pas surpris, monsieur, si je ne tiens pas compte de vos bonnes paroles. Je veux partager le déshonneur de mon frère, tant que nous ne vous aurons pas prouvé que ce déshonneur n'existe pas ! Nous nous retirons, et je ne perdrai jamais, pour ma part, le souvenir de la bonté et de l'affection que vous m'avez montrées.

Et comme Jacques, frappé de paralysie, restait sans bouger, un lourd fardeau sur le crâne, un voile sur les yeux :

—Viens, Jacques. Et patiente, mon enfant.

Ils sortirent sans bruit, comme s'ils avaient voulu qu'on ne remarquât point leur départ. Au salon, tout le monde se taisait. Cette scène dans sa sobriété était si cruelle, qu'ils en restaient saisis, avec un sentiment de malaise, comme venant d'une injustice commise.

—Le pauvre garçon ! Etre ainsi chassé ! murmura Bernard.

—J'en suis le premier désespéré, désespéré plus que toi, car je l'aimais beaucoup, ce sous officier, non pas tant seulement à cause du service qu'il m'avait rendu, que pour les hautes qualités d'intelligence et de noblesse de cœur que je m'étais plu à reconnaître en lui. Intelligence et noblesse de cœur, tout cela a sombré devant un tapis vert. Pouvais-je agir autrement que je ne l'ai fait ? Marguerite, mon fils, toi qui demain sera soldat comme Jacques, et toi, ma Bernerette, si indulgente mais si juste, je vous fais tous trois, pour un instant, mes juges. Que devais-je faire ?

Ils ne répondirent ni l'un ni l'autre. Tous trois ils continuaient d'aimer Jacques et de croire en lui. La certitude de son innocence ne venait pas de leur esprit, mais de leur cœur. Elle ne se raisonnait pas, cette certitude, mais ils étaient quand même obligés de reconnaître que le colonel n'avait fait que son devoir. Et ce n'était pas là leur moindre tristesse. Cette scène jeta une ombre sur la soirée de fête qui s'annonçait si cordiale

* *

Ainsi que Marguerite l'avait promis à Pierre Gironde, elle avait renoué des relations plus suivies avec son frère Antoine de Pontalès. Antoine était invité pour ce soir-là et Pierre l'accompagnait. Ce n'était pas sans une certaine terreur que Mme de Cheverny introduisait ainsi auprès de son mari cet enfant, qui eût été la cause d'une séparation éternelle, sans doute, si Georges en avait soupçonné l'existence.

Mais Marguerite était faible. Nous l'avons ainsi dépeinte dès les premiers chapitres de notre récit. En outre, elle s'était dit que refuser à Gironde cette satisfaction, ce bonheur qu'il sollici-

tait, cela était bien cruel après ce qu'il avait souffert. Elle avait cédé. Résister eût montré le peu de cas qu'elle faisait de l'abandonné. Et elle, qui se sentait non pas coupable de l'abandon, mais coupable d'avoir caché son premier mariage, elle ne voulait pas que Gironde s'imaginât qu'il était un embarras dans sa vie. Elle comprenait toutefois que son imprudence était grande, elle était inquiète et troublée et elle fuyait la présence de son mari, évitant de rencontrer son regard.

Deux affections, également fortes, deux sentiments d'une égale vivacité se combattaient dans son âme : la reconnaissance qu'elle avait pour son mari dont jamais ne s'était démenti l'amour ; et ce qu'elle éprouvait, mal défini encore, pour ce jeune homme inconnu jeté tout à coup dans son existence, et qui lui devait la vie. La mère, d'un côté, depuis plus de vingt ans privée de son fils, et d'un autre côté l'épouse, affectueuse et tendre, qui avait oublié sa première union pour ne plus se souvenir que de l'homme qui lui avait fait la vie si belle et si heureuse, en lui donnant tous les jours des preuves de son dévouement. Telle était la lutte qui se livrait dans son âme et qui la troublait si profondément.

Gironde entra, suivant Antoine de Pontalès. Les présentations furent faites et Mme de Cheverny, en voyant Gironde près de son fils Bernard, près de sa fille Bernerette, sentit tout à coup comme une vague crainte monter en elle. Il lui semblait que c'était un ennemi qu'elle venait d'introduire là, soudain, au milieu de sa maison paisible et que la tranquillité de ses enfants était menacée. Au moment où Gironde saluait profondément Bernerette, elle surprit le regard charmé que l'enfant laissait tomber sur Gironde. Marguerite tressaillit. Elle était femme. Gironde avait une beauté douce et enveloppante, une de ces beautés qu'aiment beaucoup de femmes. Et une réflexion tomba sur le cœur de la pauvre mère, foudroyante et mortelle :

—Si Bernerette allait aimer ce jeune homme.

Alors, d'un mouvement instinctif, où passait toute sa maternité tremblante, elle attira Bernerette à elle, comme pour la protéger et l'embrasser. Les invités étaient assez nombreux. Après le dîner, toutes les fenêtres des salons de l'hôtel furent ouvertes. Dans un des salons, un orchestre avait été placé, de façon que l'on pût danser aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le souvenir de Jacques empêchait la gaieté chez le colonel, aussi bien que chez Marguerite et ses enfants. Certes, ils étaient obligés de faire contre fortune bon cœur. Les visages étaient souriants à ceux qui arrivaient, mais tous les quatre, ils n'en gardaient pas moins un pli au front.

Gironde parcourait les jardins en s'écartant des autres. Il n'essayait même pas de se rencontrer avec Marguerite, et Mme de Cheverny, l'apercevant de loin, échangeant avec lui un regard rapide, lui savait gré de sa prudence et de sa discrétion.

—Il fait bien d'agir ainsi, se disait elle. Je ne regretterai pas, du moins, de l'avoir amené auprès de moi.

Dans le cœur du jeune homme, et malgré tout, ce cœur n'était pas gangréné, naissait une pitié pour cette femme qu'il trompait ainsi, avec Patoche, si misérablement. Elle paraissait si craintive et si douce qu'il avait honte de son hypocrisie. Une rage lui montait qui lui faisait serrer les poings et rougissait le blanc de ses yeux. Et il se répétait, en se débattant dans son impuissance :

—Pourquoi faut-il que cet homme m'ait retrouvé ?

C'était une lente affection qui se frayait ainsi un chemin vers son âme, un chemin qui lui montraient le remords et la pitié. Il avait prévenu Patoche. Qu'arriverait-il si je me mets à aimer comme une mère Mme de Cheverny ? Patoche avait haussé les épaules. Et cependant cela arriverait peut-être !

A travers les massifs et sous les arbres du beau jardin de la rue Gironde se promenait. Et deux fois déjà, depuis qu'il avait mis le pied dans cet hôtel, deux fois il se retrouvait en présence de Bernerette. Tout à l'heure au salon, il s'était retiré aussitôt la présentation faite par Antoine de Pon-

talès, mais il n'y avait pas cinq minutes qu'il se promenait dans le jardin qu'il voyait arriver vers lui, dans la même allée, Bernerette avec son frère.

Géné, Gironde voulut rebrousser chemin. Mais il était trop tard. Il passa auprès d'eux. Bernerette, sans peut-être se rendre compte de ce qu'elle faisait, s'arrêta instinctivement au bras de son frère, quand passa Gironde. Ses yeux s'étaient portés sur le jeune homme. Elle avait rougi, puis elle était devenue pâle, plus pâle qu'elle ne l'était d'habitude. Ses longues paupières s'étaient abaissées sur ses yeux meurtris de malade et de poitrine et la pointe de sa langue rose rafraîchit ses lèvres qu'une émotion intime venait de sécher tout à coup. Chez ces pauvres êtres souffreteux, les impressions vibrent sur les nerfs affaiblies et surexcités.

Certes Gironde comprit qu'il lui plaisait. Dans sa naïveté, l'enfant n'avait même pas songé à dissimuler. Bernerette avait une de ces beautés languissantes de fleur qu'un souffle trop fort renverse, qu'un peu de froid ternit, qu'un soleil trop grand fane. Ses yeux étaient si profonds et dans ses yeux se lisait tant de douceur qu'il n'était pas possible de passer indifférent devant elle. Bernerette, de son côté, avait pensé à Gironde. Soudain, devant Gironde, elle sentit une émotion à la fois charmante et pénible, dont elle était heureuse et malheureuse. Cette émotion se répercuta sur elle par une sorte de frisson, car Bernard, inquiet, serrant doucement la main de l'enfant qui reposait sur son bras :

—Tu frissonnes, Bernerette, tu as froid ?

—Mais non.

—Bien vrai ? tu ne veux pas que nous restions ?

—Non. La soirée est superbe et je trouve qu'il fait très chaud.

—Tu te sens bien ?

Elle s'appuya tendrement sur le bras de Bernard, et dit :

—Oh ! oui mon Bernard, je suis bien, je suis heureuse !

Il y avait dans sa voix une tendresse si chaude, qu'il la regarda surpris. Ses yeux brillaient, ses joues étaient animées.

—Tu aimes les fêtes, tu aimes les bals, petite mondaine ? dit-il en riant et en pressant contre son cœur le bras de l'enfant.

—Oh ! non, le monde, les bals, les fêtes, tout cela me laisse indifférente.

—Cependant tu as l'air plus gaie, plus heureuse, depuis quelques minutes ? On dirait que tu as oublié l'aventure de notre pauvre Jacques...

Jacques ? Elle n'y pensait plus, en effet. L'amour est égoïste.

—Je ne sais pas pourquoi, dit-elle, mais aujourd'hui plus que les autres jours, je suis contente de vivre. Est-ce que tu n'as pas remarqué parfois, toi, grand frère, qu'il y a certains jours où le cœur se dilate et où l'on est tenté d'aimer tout le monde ?

Il se pencha à son oreille, et très bas, en souriant :

—Mademoiselle, j'ignore si vous êtes aujourd'hui dans un de ces jours-là, mais voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

—Je vous le permets, monsieur, dit-elle cérémonieusement, l'imitant.

—Ne seriez-vous pas plutôt dans un de ces jours, où l'on s'aperçoit que l'on aime, non pas tout le monde, mais quelqu'un ?

Elle rougit. Son cœur bondissait. Elle fut obligée de s'arrêter.

—Oh ! Bernard, dit-elle avec reproche.

—Eh ! mais, chérie, où serait le mal ?

—Je t'en prie n'insiste pas.

—Je t'ai fait de la peine ?

Mais son émotion, déjà, était passée. Elle se mit à rire.

—Non, dit-elle.

Et devant ses yeux repassait, à cet instant, la figure brune et douce, aux yeux noirs brillants, régulière et fine, de Pierre Gironde. Un quart d'heure après, elle se retrouvait devant lui. Cette fois elle était seule ; mais justement parce qu'elle était seule, elle passa devant Gironde les yeux baissés. Soudain, elle tressaillit. Autour d'eux allant et venant, des invités, hommes et femmes,